

dant chaque jour leurs campagnes : "c'est là mon propre pays, ma patrie !" (Écoutez ! écoutez !) Que cette population et la nôtre se réunissent pendant une génération ou deux—tels sont les éléments qui la composent et les conditions qui l'entourent—et nos descendants verront avec étonnement, lorsque l'histoire actuelle sera écrite, que ce projet d'union ait jamais pu rencontrer de l'opposition de la part d'hommes d'état, en Canada ou ailleurs. (Écoutez ! écoutez !) Mais un ou deux membres de cette chambre me disent, ainsi que d'autres Canadiens à vues étroites, qu'ils ne peuvent avoir aucun sentiment patriotique pour cette union avec le Nouveau-Brunswick ou la Nouvelle-Ecosse, et qu'ils ne peuvent éprouver d'intérêt pour ces colonies, avec lesquelles nous avons jusqu'ici eu si peu de relations. "Et que me font à moi les Grecs et les Romains ?" A cela je réponds, connaissez-les et croyez moi, vous saurez les apprécier. J'ai fait sept ou huit voyages dans ces provinces, et j'ai vu une grande partie de leurs populations, et plus je suis venu en communication avec elles plus j'ai appris à les aimer et respecter. (Écoutez ! écoutez !) Je leur dis donc, s'ils veulent éprouver des sentiments patriotiques à ce sujet et faire naître un sentiment commun d'affection entre ces provinces et nous : mettez-nous en relations plus intimes, et comme nous avons les éléments d'une nationalité vigoureuse, chacune des provinces trouvera quelque chose à aimer et respecter chez l'autre, et le sentiment que nous serions engagés dans une cause commune pour le bien d'une nationalité commune, naîtra de lui-même sans être produit par les arguments de qui que ce soit. (Écoutez !) L'être dont le cœur reste froid et glacé en face des malheurs qui peuvent affliger ses proches, ses voisins et ses compatriotes, peut figurer fort bien dans une assemblée de paroisse ; mais pouvez-vous donner le nom d'homme à un pareil bipède ? (Rires.) N'abusez pas ainsi du plus beau mot de la langue ! (Écoutez.) Il y a un autre argument en faveur de cette union, ou plutôt une preuve de ses avantages mutuels, dans la géographie et les ressources physiques de tout le territoire que l'on propose d'unir ; mais avant que j'y attire l'attention de la chambre, je dirai un mot d'une accusation que l'on portera probablement contre moi, c'est-à-dire que je fais ce que l'on appelle un discours non politique. S'il n'est pas politique dans le sens de n'être pas suggéré par l'esprit de parti, alors je plaide coupable ; mais je

crois que sur quelques uns des points dont j'ai parlé, le pays désire avoir des renseignements ; et comme beaucoup des bons membres n'ont pas eu le temps de voyager dans ces provinces, ceux qui ont pu le faire ne peuvent, je crois, mieux servir la société, qu'en donnant un aperçu impartial, juste et véridique de ces provinces et de leur population, et par là renseigner ceux qui, en Canada, n'ont pas eu l'occasion de faire des observations par eux-mêmes sur les lieux. (Écoutez !) Sir JOHN BEVERLEY ROBINSON, dans sa lettre à lord JOHN RUSSELL en 1839, disait que si le gouvernement anglais avait essayé de maintenir les anciennes frontières de la Nouvelle-France, dans le traité qui reconnaissait les Etats-Unis, il aurait été impossible de le faire. Ces frontières s'étendent jusqu'à l'Ohio au sud, et comprennent une grande partie de ce que nos voisins appellent aujourd'hui le "Nord-Ouest." Il y a une grande force, je crois, dans cette observation. Mais à l'égard de ce que je puis appeler la fondation sur laquelle nous proposons d'ériger le nouvel édifice, son unité naturelle est admirable à contempler. Il n'y a pas un seul port ou havre dans toutes les provinces, dont l'union est projetée, auquel ne puisse aborder tous les navires, pourvu que leur tirant d'eau ne soit pas trop grand, sans quitter une seule fois nos propres eaux. Depuis la tête du lac Supérieur le même navire peut suivre la côte sans interruption, toujours en vue de notre territoire, jusqu'à St. Jean du Nouveau-Brunswick—ce qui est presque aussi long qu'un voyage en Angleterre. [Écoutez !] Nous nous plaignons souvent de notre navigation intérieure parce qu'elle n'est ouverte que six mois de l'année ; mais ce qu'elle perd en durée, elle le gagne en importance. L'été dernier, lorsque nous avons visité Halifax dans le *Queen Victoria* (que l'honnête population de cette ville, repaire de coureurs de blocus, prenait pour un croiseur confédéré), nous avons été pendant près d'une semaine faisant toute vapeur toujours dans les eaux de l'Amérique Britannique en vue des côtes accidentées et magnifiques que nous avions l'orgueil de considérer comme nôtres ! (Écoutez ! écoutez !) Pendant que nous suivions ainsi ce réseau de fleuves et de rivières jusqu'à la haute mer, je ne pouvais m'empêcher de penser souvent à l'immense étendue de notre navigation. Si quelques uns de mes collègues qui n'ont jamais fait et qui n'ont pas le temps de faire un voyage à travers leur propre pays, veulent seulement aller à la bibliothèque, ils trouveront un ex-